

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Claude Imbert, *Pour une histoire de la logique. Un héritage platonicien*

Paris, PUF, 1999, 302 p.

Paul Jorion



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7702>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 198-200

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Paul Jorion, « Claude Imbert, *Pour une histoire de la logique. Un héritage platonicien* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7702>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Claude Imbert, *Pour une histoire de la logique. Un héritage platonicien*

Paris, PUF, 1999, 302 p.

Paul Jorion

- 1 « POUR une histoire de la logique » peut s'entendre de plusieurs manières. On peut envisager les différents chapitres comme autant d'éléments divers contribuant à une histoire de la logique déjà largement constituée. Le fait que trois chapitres débutent par les mots « On sait » suppose en effet qu'une telle histoire de la logique existe d'ores et déjà, et aussi que le lecteur est familiarisé avec elle. Dans cette perspective, les chapitres consacrés à Platon (Introduction, chap. I et II), à la *phantasia logiké* des stoïciens (chap. III) et à Frege (chap. IV et V) constituent des compléments à une histoire bien connue sur des questions périphériques et moins bien explorées.
- 2 À l'inverse, on peut entendre le titre comme impliquant au contraire que si la logique a nécessairement une histoire, une historiographie digne de ce nom lui fait encore défaut : « Pour une histoire (encore à construire) de la logique ». Alors il ne s'agit plus d'apports disparates à une histoire établie, mais le choix des morceaux est représentatif, aux yeux de l'auteur, de ce qu'une histoire de la logique devrait être. Le sous-titre, *Un héritage platonicien*, constitue dans ce cas un projet spécifique : déposséder Aristote – dont Kant et Hegel considéraient qu'il avait non seulement créé la logique, mais qu'il l'avait aussi clôturée – de sa paternité. Claude Imbert écrit : « Il engageait une histoire où il y a peu d'inventeurs – peut-être ensuite Port-Royal et Frege... », et le « il » initial ne renvoie pas à Aristote mais à Platon (p. 42).
- 3 Ainsi, à première vue, c'est bien à une historiographie iconoclaste et hérétique de la logique que nous sommes conviés, où l'on saute de Platon aux stoïciens, en ne consacrant initialement qu'un gros paragraphe à Aristote (p. 41), et des stoïciens à Port-Royal, puis de ceux-ci à Frege, conçu comme l'auteur majeur le plus récent. Et en assignant aux Arnauld et Nicole, en qui d'autres ne voient que les auteurs d'une synthèse peu originale et bien tardive des maîtres médiévaux, le rôle d'inventeurs dans une discipline qui n'en connaît en tout et pour tout que trois, on fait entièrement l'économie du second Âge d'or de la logique : la scolastique¹.

- 4 Toutefois, alors que l'on pourrait imaginer le cadre construit de manière définitive, et que le chapitre intitulé « Histoire et formalisation de la logique » se contenterait de recenser les travaux de Lukasiewicz, Tarski, peut-être de Quine, c'est là que, de manière inattendue, le maître d'Alexandre revient en force dans l'exposé, en tant que reste, comme l'on dit « le reste » de la division, comme l'élément qui n'a pas pu être inclus et qui est demeuré irréductible. C'est que l'histoire dont Claude Imbert a parlé jusque-là, c'est celle d'une logique qui s'est purifiée au cours des siècles dans une optique *extensionnelle*, c'est-à-dire comme l'équivalent asymptotique d'un objet mathématique (une algèbre) dont les éléments, bien que quelconques, sont toujours énumérables précisément. Dans cette histoire qui conduit de Platon à Frege, et qui fait l'économie de ce que les historiographies classiques – par exemple William Kneale et Martha Kneale² – conçoivent comme les principaux chapitres, à savoir Aristote et les scolastiques, ces derniers finissent donc par s'imposer comme des résidus inassimilables : les fondateurs d'une logique *catégoriale*, qualitative, irréductible à celle des dix catégories d'Aristote, qui a présidé à la « purification extensionnelle » : celle du nombre.
- 5 Claude Imbert considère que le fondement de la logique aristotélicienne étant dans les données immédiates de la perception, sa logique contient une physique qui ne peut être traduite entièrement dans la perspective extensionnelle isomorphe à un objet mathématique. D'autres auteurs ont défendu une thèse différente, selon laquelle il ne s'agit pas tant chez Aristote d'une physique que d'une linguistique. Dans la première moitié du XIX^e siècle, Trendelenburg avait été le premier à défendre un tel point de vue. Hamelin rappelait en 1905 que : « Pour [Trendelenburg] la table aristotélicienne des catégories se fonde sur une classification des parties du discours : la *substance* correspond au substantif ; la *qualité* à l'adjectif ; la *quantité* au nom des nombres ; *par rapport* à, à toutes les formes comparatives et relatives ; *quand* et *où*, aux adverbes de temps et de lieu ; *agir*, *pâtir*, *être dans tel état*, aux verbes actifs, passifs et intransitifs ; *possession* à la signification propre du parfait grec, exprimant l'état que le sujet possède comme résultat d'une action accomplie [Trendelenburg, *Geschichte der Kategorienlehre*, 1846] »³. Hamelin observait cependant « qu'il n'y pas trace chez Aristote d'une telle classification des parties du discours. De plus, le parallélisme de cette classification avec la table des catégories est loin d'être aussi exact que le donne à entendre Trendelenburg : c'est ce qui apparaît avec évidence, notamment dans le cas de la relation » (*ibid.*). Au milieu du XX^e siècle, la thèse de Trendelenburg fut reprise par Émile Benveniste : «...[dans les *Catégories*] Aristote pose [...] la totalité des prédicats que l'on peut affirmer de l'être, et il vise à définir le statut logique de chacun d'eux [...]. Il nous paraît que ces prédicats correspondent non point à des attributs découverts dans les choses, mais à une classification émanant de la langue même »⁴. Et Benveniste démontait alors le mécanisme selon lequel Aristote aurait opéré : « Inconsciemment, il a pris pour critère la nécessité empirique d'une expression distincte pour chacun des prédicats. Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes, puisque c'est par leurs différences que ces formes et ces classes ont une signification linguistique. Il pensait définir les attributs et les objets ; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier. [...] La langue fournit la configuration fondamentale des propriétés reconnues par l'esprit aux choses. Cette table des prédicats nous renseigne donc avant tout sur la table des classes d'une langue particulière. »⁵

- 6 Une telle affirmation de l'enracinement de la logique aristotélicienne dans la langue plutôt que dans la physique – ce qui lui supposerait automatiquement une universalité – sera difficilement acceptable à qui voudrait opposer la logique formelle contemporaine à la logique aristotélicienne – contraste assimilable historiquement aux couples d'opposition qualitatif/quantitatif, intentionnel/extensionnel. La raison pour laquelle tout anthropologue, à la suite de Benveniste, est tenté d'adopter ce point de vue, c'est que la langue chinoise et la pensée chinoise traditionnelle classique qui lui est consubstantielle, ne sont pas réductibles à la syllogistique aristotélicienne, ce qui réfute du coup l'hypothèse selon laquelle la logique péripatéticienne serait fondée, comme l'imaginait son créateur, sur la perception immédiate⁶. Comme le rappelait aussi Benveniste, « nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue »⁷.

NOTES

1. Mis à part l'usage de l'expression consacrée « rasoir d'Occam », la seule référence aux scolastiques est une mention concernant Pierre d'Espagne : « Lukasiewicz usa des exemples pris à Chrysippe et à Pierre d'Espagne... » (p. 179).
 2. William Kneale & Martha Kneale, *The Development of Logic*, Oxford, Clarendon Press, 1986 [1962].
 3. Octave Hamelin, *Le Système d'Aristote*, Paris, Vrin, 1985 [1905] : 101.
 4. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966 [1958] : 66.
 5. *Ibid.* : 70.
 6. Paul Jorion, « La linguistique d'Aristote », in Vincent Rialle & Denis Fisette, eds, *Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie cognitive*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996 : 261-287.
 7. Émile Benveniste, *op. cit.* : 64.
-

AUTEUR

PAUL JORION

Los Angeles, États-Unis.